

PIERRE SAUREL

Fiancée en péril



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 #008

Fiancée en péril

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 264 : version 1.0

Fiancée en péril

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Dans son dernier roman *L'Étrange monsieur Villiers*, IXE-13 s'était acquitté de sa mission mais non sans peine.

Il avait bel et bien réussi à faire Villiers prisonnier, mais cette arrestation avait donné un dur coup à l'espion canadien.

En effet, le complice de Villiers, un restaurateur du nom de Vinci avait eu le temps de se sauver emmenant avec lui Gisèle Tubœuf, la fiancée de notre héros.

Gisèle était présentement déguisée en garçon mais le traître français n'ignorait pas qu'elle fut une fille.

Voyant sa fiancée en péril, IXE-13 ne perdit pas de temps.

Il laissa son prisonnier entre les mains d'un des principaux chefs de la résistance lui

recommandant de le garder quoi qu'il arrive.

Maintenant, l'espion et son compagnon inséparable Marius Lamouche devaient se lancer au secours de Gisèle.

Mais où donc Vinci l'avait-elle emmenée ?

Tous l'ignoraient.

IXE-13 ne savait qu'une chose :

– Ils se sont sauvés en voiture !

Vivement IXE-13 et son ami se dirigèrent vers le camion de l'auberge.

Le Canadian s'installa au volant.

– Peuchère quel côté aller maître ?

– Il n'y a qu'un côté Marius.

– Ah !

– Le bandit ne peut certainement pas venir se jeter dans nos pattes en se dirigeant du côté de l'auberge.

– Alors vers le Nord ?

– Justement. Il veut gagner la France occupée.

IXE-13 mit le moteur en marche.

Le camion démarra.

– Si on pouvait les attraper. Bonne mère.

– Ils ont un gros dix minutes d’avance.

– C’est vrai, mais nous avons un bon camion !

IXE-13 pesait sur l’accélérateur.

Marius murmura :

– 60... 70... 80...

Le camion filait comme un éclair.

Pourront-ils rejoindre le ravisseur de Gisèle ?

Une autre automobile filait sur la route un peu en avant d’eux.

Le restaurateur Vinci était au volant.

Gisèle, assise près de lui, avait les poings et les pieds solidement liés.

Vinci ne disait pas un mot.

Il savait fort bien qu’on le poursuivrait.

– Il faut que j’y arrive.

Soudain Gisèle s’aperçut que la voiture

ralentissait.

Elle s'arrêta enfin tout à fait.

Vinci ne descendit pas de sa voiture.

Trois grands coups de klaxon résonnèrent dans la nuit.

Une lumière apparut à l'une des fenêtres de la maison.

Puis un homme sortit.

Il s'approcha de la voiture.

– Carl ?

– Oui.

– Vinci.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

L'homme avait un parler de résonance allemande.

– Une prisonnière. Il faut changer de voiture. Tu te sauves avec moi.

– Très bien !

L'Allemand courut vers un hangar.

Vinci regardait anxieusement sa montre et

jetait souvent un coup d'œil dans le rétroviseur.

Il ne voyait rien.

Il avait une bonne avance sur les poursuivants.

L'automobile conduite par l'Allemand sortit du garage.

Vinci cria :

– Nous changerons au trou, tu comprends ? Je suis poursuivi.

Le nazi fit un signe d'intelligence.

Les deux autos roulèrent pendant deux ou trois minutes.

Puis la voiture de Carl s'arrêta.

Vinci l'imita.

Il sortit Gisèle et la transféra de voiture.

La jeune espionne française s'aperçut que l'on était sur une petite colline.

La route était escarpée et il y avait un précipice d'une centaine de pieds chaque bord.

Elle monta dans l'autre voiture.

Vinci plaça la sienne de travers au centre de la

route.

Gisèle comprit son idée.

– Non, non, vous ne pouvez pas faire ça.

– Ta gueule, la petite. Quand tu faisais le garçon, tu étais muet, eh bien continue de l’être.

Gisèle mit la main dans sa poche.

Par la fenêtre ouverte, elle laissa tomber son mouchoir sur la route.

Vinci vint prendre place près de Carl.

– Allons-y.

Le moteur de la voiture gronda.

Soudain le restaurateur se retourna :

– Regarde, ils approchent, on voit des lumières au loin.

– Ya !

– Cette automobile va certainement les retarder. Ne perdons pas de temps.

La voiture bondit pour disparaître dans la nuit.

– Nous devons approcher, Marius !

– J’espère. Pauvre Gisèle, la voilà de nouveau prisonnière.

– Il faut la sauver.

– Oui, patron.

Les deux hommes gardèrent le silence.

Mais quelques secondes plus tard, Marius le rompaît en poussant un cri :

– Patron ?

– Quoi ?

– Regardez ! En avant ! On dirait d’une lumière rouge qui file !

– Oui, oui, c’est leur voiture.

IXE-13 pesait de toute sa force sur l’accélérateur.

Soudain il tressaillit :

– Marius ! Attention !

Là, à quelques pieds devant lui, il venait d’apercevoir quelque chose qui bloquait la route.

Vivement IXE-13 appliqua les freins.

Mais le camion filait beaucoup trop vite.

– Marius, jette-toi en bas.

Le camion pouvait alors filer quinze à vingt milles à l’heure.

L’espion vit le Marseillais ouvrir la portière.

Quelques secondes plus tard, le camion frappait l’automobile que Vinci avait placée au centre de la route.

Ce fut un coup terrible.

L’automobile fut renversée.

Le camion démantibulé.

Et nos deux héros ?

Avaient-ils eu le temps de se tirer d’embarras ?

II

IXE-13 avait ouvert la portière à temps.

Il avait juste eu le temps de se jeter en bas de la voiture.

Essayant de se préserver la tête, il se mit à rouler dans la pente abrupte.

Il sentait ses habits se déchirer.

Les cailloux lui écorchaient la figure. Mais il arriva enfin en bas.

Il eut beaucoup de difficultés à se remettre sur pieds.

Ses jambes, ses bras, ses reins, tout le faisait souffrir.

De plus, il lui fallait remonter cette pente pour rejoindre Marius.

IXE-13, malgré ses douleurs, ne songea qu'à aller secourir son ami.

Peut-être que le Marseillais était plus mal que lui.

L'espion canadien crut qu'il ne pourrait jamais arriver en haut de la côte.

Mais cinq minutes plus tard, il était de nouveau sur la route.

– Marius ! Marius ! cria-t-il.

Pas de réponse.

Les phares du camion s'étaient éteints dans l'accident et il faisait nuit noire.

IXE-13 s'approcha du bord opposé de la route.

– Marius ! cria-t-il, Marius !

De nouveau, pas de réponse.

IXE-13 allait-il descendre, seul dans la nuit et risquer à nouveau de se blesser.

Soudain il entendit une voix :

– Patron !

Le cœur de l'espion bondit.

– C'était lui... c'était Marius.

– Oui ?

- Où êtes-vous ?
- En haut !
- Sur la route !
- Oui.
- Descendez.
- Pourquoi ?
- Je me suis blessé à une jambe, peuchère. Je ne peux monter.

– Bien.

Il fallait qu'IXE-13 descende.

Il cria à nouveau :

- Marius !
- Quoi patron ?
- Tu as une allumette ?
- Oui.
- Allume-là je veux voir exactement où tu te trouves.

Marius obéit.

Une petite lueur apparut au bas de la côte.

IXE-13 revint au camion.

Il y avait bien une lampe de poche à l'intérieur mais elle était en morceaux.

– Comment descendre. Je risque de me tuer.

Il fallait trouver un moyen.

– Venez-vous, patron ? cria Marius.

– Je cherche de la lumière. Il me faut voir clair.

IXE-13 réfléchit.

Il ne voyait qu'une solution.

– Eh bien tant pis !

Il sortit une allumette de sa poche.

Il l'alluma et la lança sur les voitures.

L'allumette tomba sur la route où coulait un filet de gazoline.

Une vive lueur éclaira l'atmosphère.

IXE-13 put enfin se mettre à descendre la côte.

En bas il apercevait Marius.

Enfin l'espion arriva au but.

Soudain il tressaillit.

Une forte explosion venait d'ébranler la route.

Le camion où l'automobile venait de sauter.

IXE-13 s'approcha de Marius.

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est ma jambe, patron.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Oh ! probablement rien de cassé ou de démanché, mais elle me fait mal.

Marius se tenait debout, mais il boitait assez fortement.

– Je n'aurais jamais été capable de remonter.

– Je te crois.

– Qu'allons-nous faire ?

– Il n'y a pas grand chose à faire, Marius.

– Mais Gisèle...

– Nous n'avons plus d'automobile. Nous ne pouvons plus les poursuivre.

– C'est vrai. Mais il faut agir.

– Nous n’avons qu’une chose à faire.

– Quoi ?

– Retourner en arrière.

– Au village ?

– Non.

– Mais où ?

L’espion expliqua :

– Écoute bien Marius ! Gisèle et son ravisseur sont en voiture. Or nous rencontrons une autre voiture sur la route qui manque de nous tuer, et cette voiture est celle de Vinci. Conclusion...

– Ils ont changé de voiture.

– Où bien ils se sont arrêtés quelque part.

– Vous croyez, patron ?

– Je pense plutôt qu’ils ont changé de voiture. Mais pour ça, il fallait qu’ils arrêtent quelque part.

– Oui.

– Or nous n’avons vu qu’une seule maison sur la route.

– C’est vrai.

– Je crois que c’est là notre premier but. Attaquer cette maison qui doit être habitée par un traître ou un nazi qui a aidé le ravisseur de ma fiancée.

– Vous avez raison, patron.

Mais Marius s’arrêta.

Il songea :

– Mais pour ça, il va nous falloir monter sur la route.

– Mais non.

– Ah !

– Nous allons couper à travers le champ. C’est la route qui est élevée en passant ici, nous n’aurons aucune pente et plus loin, nous rejoindrons la route.

– Mais vous avez raison, peuchère.

Les deux hommes se mirent en route.

IXE-13 était obligé d’aider le Marseillais.

– Je ne crois pas pouvoir vous aider beaucoup,

patron.

– Bah, demain tu ne t’en sentiras plus.

– Puissiez-vous dire vrai.

Ils marchèrent dans le plus profond silence.

IXE-13 songeait à toutes les aventures qui venaient de lui arriver.

Après plusieurs longs mois de séparation, il avait retrouvé celle qu’il aimait, Gisèle Tubœuf, l’agent T-4.

Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Il avait eu à peine le temps de la serrer dans ses bras, de lui prendre quelques baisers que déjà la jeune fille retombait aux mains des boches.

IXE-13 sentait son sang bouillonner.

Il savait fort bien qu’avec une automobile, Vinci serait rendu avant peu aux avants-postes allemands.

– Avant le matin, se disait-il.

Et ce qui était encore plus enrageant, c’est que IXE-13 ne pouvait absolument rien faire pour l’en empêcher.

– À quoi pensez-vous, patron ? interrompit Marius.

– Oh ! à tout.

– À Gisèle ?

– Oui.

– Vous croyez qu'elle est en danger ?

– Non, peut être pas. Je crois plutôt que les Allemands vont se servir d'elle pour nous forcer à remettre Villiers en liberté.

– Ah !

– Et tu entends, Marius. Même si Gisèle doit mourir, je n'ai pas le droit de faillir à mon devoir. C'est ce qui est pire. Je n'ai pas le droit de laisser partir Villiers.

– Je vous comprends, patron.

Soudain IXE-13 s'arrêta :

– Regardez !

– Quoi ?

– La maison, là-bas.

En effet, ils pouvaient apercevoir la masse

sombre de la demeure de Carl.

IXE-13 mit la main dans sa poche.

Il vérifia son revolver.

Heureusement, il était encore en parfait état. Les deux hommes continuèrent d'approcher.

– Combien sont-ils ? demanda Marius, nous n'en savons rien.

– Je souhaite que Gisèle soit là.

Mais IXE-13 était presque sûr que ce souhait ne se réaliserait pas.

Nos deux amis n'étaient maintenant qu'à quelques pieds de la maison.

Ils s'arrêtèrent.

– Marius !

– Oui patron.

– Nous allons employer le moyen le plus simple.

– Lequel ?

– Je vais passer par l'arrière et m'efforcer d'entrer dans la maison. Pendant ce temps, toi tu

vas sonner à l'avant comme si tu étais un visiteur.
Tu comprends ?

– Oui, pour vous donner la chance ?

– Justement.

– Alors, allons-y.

– Oui.

Marius, se traînant presque se dirigea vers l'avant de la maison.

IXE-13 lui fit le tour.

Il arriva en arrière.

Les portes étaient soigneusement fermées.

Mais il y avait les fenêtres.

Elles étaient toutes solides.

Soudain IXE-13 entendit résonner la cloche d'entrée.

Il colla son oreille à la vitre.

La cloche résonna à nouveau.

Soudain, en haut, une lumière s'alluma.

IXE-13 n'entendit pas de bruit de voix.

Mais seulement un bruit de pas qui descendait un escalier.

– N’y aurait-il qu’une personne ?

Le bruit de pas était disparu.

IXE-13 prit une chance.

De la crosse de son revolver il frappa brusquement l’une des vitres.

La vitre se brisa dans un bruit sec.

Il passa la main et tira le loquet qui tenait la fenêtre fermée.

Il pouvait maintenant entrer dans la maison.

Il mit son revolver entre ses dents et enjamba la fenêtre.

Marius s’était hissé jusque sur la galerie.

Il sonna.

Une fois. – Deux fois.

Lui aussi il vit la lumière s’allumer en haut.

Alors, il attendit :

Soudain il perçut un bruit de pas.

La porte s'ouvrit.

Un homme parut.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

– J'ai besoin d'aide.

– Pourquoi ?

– Je me suis blessé.

– Où ça ?

– À la jambe. Je ne puis marcher. Je vous en supplie, aidez-moi.

Marius se pencha.

La jambe droite le faisait souffrir.

Mais il releva le pantalon de sa jambe gauche.

– Tenez regardez, ma jambe est en sang.

L'homme se pencha.

Marius ne perdit pas de temps.

Sa jambe se releva brusquement et son genou atteignit l'homme sous la mâchoire.

Ce dernier recula d'un pas étourdi.

Le colosse marseillais en profita pour asséner

un coup de poing terrible sur la tête de l'homme, qui vit trente-six chandelles.

Soudain, Marius vit une ombre.

– Marius !

– C'est vous, patron ?

– Oui.

– Et l'homme ?

– Ici.

Marius le désigna du doigt.

– C'est du bel ouvrage.

– Y a-t-il quelqu'un d'autre dans la maison ?

– Je ne crois pas. J'ai brisé une fenêtre à l'arrière et personne n'est venu.

Mais IXE-13 ne voulait pas prendre de chance.

Il fit signe à Marius de se cacher dans une des portes qui bordaient le corridor.

L'espion en fit autant. Puis il cria :

– Vite... descendez... Au secours. Il répéta le même commandement en Allemand. Mais la

maison resta silencieuse. IXE-13 retourna auprès de Marius.

– Restez ici, je vais inspecter la maison.

IXE-13 partit.

Il revint deux minutes plus tard.

– Eh bien patron ?

– Il n’y a personne ! Mais...

– Mais quoi ?

– Il y a un poste de radio.

– Hein !

– Oui, Marius. Nous avons encore une chance de sauver Gisèle.

Quelle idée vient donc d’avoir IXE-13 ?

III

– Qu'est-ce que vous voulez faire patron ?

– Tout d'abord, faire parler ce traître-là.

– Bien.

– Emmène-le à l'arrière, nous allons le ranimer.

– Je ne puis pas patron, ma jambe...

– C'est juste, excuse-moi.

IXE-13 prit le prisonnier sur ses épaules.

Il l'emmena dans la cuisine.

Là, Marius baissa les stores et il alluma la lumière.

Il s'assit sur un chaise et se regarda la jambe.

Il avait une large entaille.

– C'est une coupure, dit IXE-13.

Le Canadien prit son mouchoir, le passa à

l'eau et lava la blessure de son ami.

Puis à l'aide d'un morceau de sa chemise, il fit une sorte de pansement.

– Tiens, ça pourra t'aider.

Marius se releva.

– Oui, ça tient la jambe plus solide, bien que ça fasse encore mal.

– À l'autre maintenant.

IXE-13 emplît un verre d'eau.

Il le lança à la figure de l'homme qui était encore inconscient.

L'eau eut un effet magique.

L'homme reprit conscience.

L'as des espions le força à s'asseoir.

Puis il se mit à le questionner :

– Ton nom ?

– Dubuc !

– Tu es Français ?

– Oui.

– Ah, un paria, un traître... un fourbe ?

Dubuc fit mine d'être surpris :

– Comment cela ?

– Ne fais pas l'ignorant. Nous savons toute la vérité.

– Quelle vérité ?

IXE-13 sortit son revolver.

Il le mit sous le nez de Dubuc.

– Tu n'étais pas seul ici ?

– Oui.

– Alors, c'est toi qui a donné la voiture à Vinci ?

– Vinci ?

– Oui, nous l'avons vu arrêter ici ?

Soudain IXE-13 songea :

– Dieu que je suis bête. Le complice de Dubuc est parti avec Vinci puisque les deux voitures se sont rendues jusque sur la colline. Vinci n'aurait jamais eu le temps de faire le trajet, de revenir à pied et de retourner dans l'autre voiture.

Dubuc essayait de se défendre.

– Vous faites erreur, messieurs. Je ne sais vraiment pas.

– Je vais te rafraîchir la mémoire. Tout à l’heure, une voiture s’est arrêtée ici.

– Non.

– Si, ton complice est parti dans une voiture. Vinci suivait dans la sienne. Tu vois que je suis renseigné. Vinci et ton ami sont présentement prisonniers de la résistance.

Dubuc pâlit :

– Prisonniers ?

– Oui. Tu le deviendras toi aussi à moins que tu ne consentes à racheter ta faute.

– En faisant quoi ?

– En parlant. En répondant aux questions que je vais te poser.

– Vous me promettez la vie sauve ?

– C’est-à-dire que je te promets de ne pas te livrer. Tu t’arrangeras ensuite.

Dubuc réfléchit.

Il voyait bien qu'il était mieux de parler.

Mieux valait prendre une chance.

– Que voulez-vous savoir ?

– Quel est le nom de ton compagnon ?

– Carl Frotzberg.

– Un Allemand ?

– Oui.

– C'est lui qui se servait du poste de radio ?

– Oui.

– Ce poste de radio communique avec quoi ?

– Avec le premier village occupé.

– Quel est le nom du commandant de ce village ?

– Le commandant Grosting.

– Tu es sûr ?

– Oui.

– IXE-13 emmena Marius dans un coin.

– Reste ici !

- Pourquoi ?
- Je vais parler à ce commandant.
- Qu'est-ce que vous...
- Laisse, j'ai mon idée.

IXE-13 laissa Marius avec son prisonnier.

Il se dirigea vers la chambre noire où il avait vu le poste de radio.

- Il entra.

Il se mit en communication avec le poste allemand.

- Allô ?
- Carl Frotzber qui parle. Entendez-vous ?
- Oui, parlez Frotzberg.
- Je veux parler au commandant Grosting.
- Est-ce bien important ?
- Très important, je ne puis attendre.
- Un instant.

IXE-13 attendit.

Une, deux minutes passèrent.

Soudain une voix résonna.

– Allo ?

– Allo ?

– Commandant Grosting ?

– Carl Frotzberg.

– Parlez Frotzberg, j’écoute.

IXE-13 disait toutes ces phrases en allemand.

– Commandant, il y a eu bataille cette nuit.

– Chez-vous ?

– Oui.

– Et puis ?

– Nous avons fait des espions prisonniers.

Mais trois se sont sauvés.

– Oui.

– Ils prennent le côté des lignes.

– Hein !

– Ils veulent se faire passer pour des amis.

L’un d’eux me ressemble étrangement et dans la bataille il a volé mes papiers.

- Quoi ? Qu’est-ce que vous dites ?
- La vérité commandant.
- Il a volé vos papiers ?
- Oui et il essaiera de parvenir en France occupée. Arrêtez-les commandant.
- Je vais donner des ordres.
- Ils sont trois, une fille déguisée en garçon et deux hommes.
- Entendu ! Merci Frotzberg !

IXE-13 ferma le poste récepteur.

Puis il redescendit dans la cuisine.

Marius était assis en face de son prisonnier, le revolver en mains.

- Patron !
- Quoi ?
- Cet homme veut nous aider.

Il montrait le prisonnier.

- Nous aider ?

Dubuc prit la parole.

– Oui, je veux vous aider.

– Comment cela ?

– Je suis un traître comme vous avez dit, un paria, j’ai trahi mon pays, mais je voudrais me racheter.

– Vous racheter ?

IXE-13 eut un sourire narquois.

– Je suis sincère, croyez-moi. Si je puis faire quelque chose pour vous...

IXE-13 réfléchit.

Dubuc était peut-être sincère.

L’espion pouvait-il prendre une chance.

Il savait fort bien que Dubuc pourrait lui être utile ?

– Que pouvez-vous faire ?

– Je ne sais pas, ça dépend... Je ferai n’importe quoi ?

IXE-13 réfléchit :

– Pouvez-vous nous faire passer en France occupée ?

Dubuc réfléchit.

– Écoutez, je vais faire quelque chose...

– Quoi ?

– Pour vous prouver ma bonne volonté, je vais vous donner un papier.

– Un papier ?

– Oui, un laissez-passer signé du commandant Frotzberg. Je vais vous le donner mais à une condition.

– Laquelle ?

– Vous allez me laisser ma liberté.

– Et qui nous prouve que vous ne nous trahirez pas.

– Vous ne voulez pas prendre de chance ? Les chances sont égales. Je vous donne un laissez-passer, vous me laissez ma liberté.

– Mais comment nous rendre là-bas ?

– En automobile. Voici les clefs. L'automobile est dans le garage.

– Oh non. Votre ami Carl s'est enfui avec

l'automobile.

– Avec la sienne et non la mienne.

IXE-13 se retira dans un coin avec Marius.

– Qu'en penses-tu ?

– C'est à vous de décider, patron !

– C'est peut-être notre unique chance.

– Peut-être, mais aussitôt que nous serons partis, Dubuc pourrait bien avertir les Allemands à l'aide du radio.

– Voyons Marius, je ne suis pas un imbécile.

– Comment cela, patron ?

– Je vais mettre la radio hors d'usage avant de quitter la maison.

– Alors acceptons.

Mais IXE-13 paraissait soucieux.

– Il y a autre chose.

– Quoi donc, patron ?

– La route. Tu oublies que nous ne pouvons pas passer.

– C'est vrai.

– Mais peut-être qu'à nous trois... nous devons essayer.

Il se tourna vers Dubuc :

– J'accepte.

Dubuc mit la main dans sa poche.

Il sortit son porte-monnaie.

Il tendit une carte à IXE-13.

– Voici le laissez-passer.

– Merci.

– Maintenant, je suis libre ?

– Non, pas tout de suite.

– Mais...

– Vous allez nous aider.

– À quoi ?

– À débarrasser la route. Il y a eu un accident terrible près d'ici et nous ne pouvons pas passer. Nous devons nous faire un chemin.

Dubuc accepta aussitôt :

– C'est très bien.

– Alors venez !

Les trois hommes sortirent de la maison.

Ils se dirigèrent vers le garage.

Il y avait bien une automobile.

IXE-13 s'installa au volant.

– Attendez, dit Dubuc.

– Quoi ?

– Voici deux barres de fer, nous pouvons les emporter. Elles pourront nous servir de levier.

– Certainement.

Marius s'assit en arrière et ouvrit la fenêtre.

Dubuc s'assit à l'avant et fit de même.

Les deux hommes tinrent les barres qui passaient sous les châssis.

Le moteur de la voiture gronda.

Quelques secondes plus tard, l'automobile reprenait le chemin, en route pour la colline.

IXE-13 et Marius semblent bien décidés à se rendre au camp des nazis.

Pourront-ils délivrer Gisèle ?

Réussiront-ils à dégager la route ?

IV

Vinci, Carl et Gisèle continuaient leur route.

Les ravisseurs de Gisèle se croyaient maintenant sûrs de leur affaire.

La route était bloquée.

Jamais ils ne pourraient être poursuivis par leurs ennemis.

Soudain ils sursautèrent tous les trois.

Ils venaient d'entendre un bruit terrible.

Les deux hommes se mirent à rire :

- Ça y est, s'écria Carl.
- Une vraie collision.
- Il n'y a plus de danger.
- Nos poursuivants doivent être tous morts.

Gisèle tremblait.

Elle pensait à son fiancé.

IXE-13 avait-il été tué ?

Elle l'ignorait.

Et Marius ?

Gisèle ne savait rien.

Et la voiture s'avançait plus avant dans la nuit.

– Nous arriverons dans une heure.

– Probablement.

Malgré que tout danger fut passé pour le moment, Carl tenait l'accélérateur à fond.

Vinci entreprit de questionner Gisèle.

– Ton nom ?

Il lui donna une violente poussée.

– Je te parle. Et n'essaie plus de faire la muette. Je te demande ton nom ?

– Vous perdez votre temps, dit Gisèle.

– Oh, je ne sais ce qui me retient.

– Je le sais moi, dit Gisèle. Votre ami Villiers est prisonnier des nôtres. Si vous me tuez, jamais vous ne le reverrez. Autrement... un petit échange...

Gisèle n'était pas folle.

Elle voulait gagner du temps.

Ce n'était peut-être pas IXE-13 qui était dans l'automobile qui avait péri dans l'accident.

Il viendrait peut-être à son secours.

Vinci se rendit compte que la jeune fille était la plus forte.

Lui aussi avait songé à l'échange de prisonniers.

Il garda le silence.

La voiture continuait de rouler à une vitesse folle.

Soudain, ils aperçurent des signaux devant eux.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Des Français peut-être ?

Le cœur de Gisèle se remit à battre, plein d'espérance.

– Non, dit Carl, nous sommes rendus en France occupée.

– Alors des Allemands ?

– Peut-être. On surveille les lignes.

Carl fit ralentir l’automobile.

Il voyait très bien les soldats devant lui.

– Ce sont des amis, dit Carl.

– Tant mieux.

Un commandant poussa un cri :

– Halte !

– Arrêtons.

La voiture stoppa.

Un soldat ouvrit la porte.

Carl sortit ses papiers.

Le soldat nazi les examina.

Il se mit à ricaner.

Il se tourna vers un des officiers et lui dit en Allemand :

– Ce sont eux.

– Ah, ah ! dit l’officier.

Il ordonna :

– Descendez !

Ne comprenant plus rien, Carl descendit.

L'officier le regarda curieusement :

– Ainsi, c'est vous qui vous faites passer pour Carl Frotzberg ?

– Me faire passer...

– Oui.

– Mais vous êtes fou ! Je suis Carl Frotzberg.

– Vous essaieriez de faire croire au commandant.

Carl s'enrageait :

– Mes... mes papiers...

– Je vous dis que vous vous expliquerez avec le commandant demain matin. Vous et vos deux amis.

– Mais je vous emmène une prisonnière, l'amie d'un espion.

– Silence !

L'officier donna des ordres.

Les soldats s'emparèrent de leurs trois

prisonniers.

Ils les firent monter dans un gros camion.

Vinci se tourna vers Carl :

– Mais qu'est-ce que ça signifie ?

– Je n'y comprends rien. Il y a certainement erreur. On nous prend pour d'autres.

– Et on va nous garder prisonniers jusqu'à demain ?

– Oui. Ça m'en a tout l'air.

– Mon Dieu !

Le camion roula pendant une dizaine de minutes.

Puis, il entra dans le camp.

Gisèle et ses deux compagnons furent entraînés dans une grosse baraque basse.

Il y avait des cellules.

Ils furent enfermés.

– Je veux voir le commandant, criait Carl.

– Demain seulement, dit l'officier.

Gisèle non plus ne comprenait plus rien.

Que signifiait ce brute volte-face entre amis ?

Pourquoi les Allemands avaient-ils emprisonné leurs compagnons ?

De plus il semblait croire, que Gisèle était l'amie de Carl et de Vinci et c'était le contraire.

Elle refusa de se creuser la tête plus longtemps.

– Attendons les événements.

Sur la route, IXE-13, Marius et Dubuc étaient au travail.

– Ce sera plus facile que je le croyais, se dit IXE-13.

En effet, la collision avait eu lieu sur le bord de la route.

La voiture que les nazis avaient placée en plein centre de la route avait roulé sur elle-même et se trouvait maintenant sur le côté.

Le camion était sur l'autre côté.

Cependant, il n'y avait pas assez de place entre les deux pour passer.

– Il n’y a qu’une chose à faire.
– Quoi ?
– Pousser l’automobile et la faire dégringoler en bas.

C’était en effet la seule solution.

Mais ce n’était pas un petit ouvrage.

Les trois hommes se mirent à l’œuvre.

À l’aide des barres de fer ils essayèrent de soulever la voiture.

Mais c’était bien impossible.

Elle avançait cependant lentement, pouce par pouce.

Les trois hommes travaillèrent pendant près d’une heure.

Ils étaient tous en sueur.

– Encore quelques coups, dit IXE-13.

Dix minutes plus tard, l’automobile dégringolait la pente.

La route était maintenant ouverte.

IXE-13 pouvait passer.

Il se tourna vers Dubuc.

– Nous allons vous reconduire.

– Mais ce n'est pas nécessaire, ne vous retardez pas.

– Si, j'insiste.

Dubuc dut obéir.

Il remonta en voiture près d'IXE-13 et Marius se plaça à l'arrière.

Arrivé à la maison, Dubuc alla porter les barres de fer dans son garage.

Pendant ce temps, IXE-13 avait bondi à l'intérieur.

Il se dirigea immédiatement vers la chambre noire où se trouvait le poste de radio.

Ce ne fut pas long.

En quelques secondes, il le mit hors d'usage.

Il sortit de la maison et alla rejoindre Marius.

Dubuc revenait du garage.

– Nous partons, dit IXE-13. Merci.

– C'est moi qui vous remercie, dit Dubuc.

L'automobile s'éloigna.

Marius demanda :

– Vous avez brisé la radio ?

– Oui.

– Alors il n'y a plus de danger ?

– Pas d'ici la France occupée ! Nous sommes sur la bonne route, Marius, espérons que nous pourrons délivrer Gisèle.

IXE-13 avait bien fait de briser la radio.

Aussitôt que la voiture se fut éloignée, Dubuc bondit vers la maison.

Il avait un sourire narquois aux lèvres.

– C'est moi qui les ai joués.

Il se dirigea immédiatement vers la chambre noire.

En entrant il poussa un cri de fureur.

– Bon Dieu.

Son poste était en morceaux.

Il avait cru déjouer le plan de nos deux amis et voilà que c'est IXE-13 qui s'était montré le plus

intelligent.

Et maintenant Dubuc ne pouvait plus rien faire.

Il n'avait même plus sa passe du commandant allemand.

Mais comment s'y prendra l'espion pour délivrer sa fiancée ?

Les Allemands ne découvriront-ils pas le subterfuge ?

V

IXE-13 et Marius approchaient de la zone de la France occupée.

Soudain une lumière parut sur la route.

– Les avant-postes, dit IXE-13.

Il ralentit.

Un garde s’avança et lui fit signe d’arrêter.

IXE-13 obéit.

– Vos papiers ?

IXE-13 sortit le laissez-passer.

Le garde le regarda :

– Très bien.

Il se tourna vers Marius :

– Et vous ?

– C’est mon ami, dit IXE-13. Je l’emmène voir le commandant.

– Ah ! Il n’a pas de papiers ?

– Non, j’en prends la responsabilité.

Le garde réfléchit.

Il ne pouvait laisser passer Marius ainsi.

Il appela un autre soldat.

– Hé !

– Ya !

– Tu vas aller jusqu’au camp avec ces deux amis. Celui-là n’a pas encore de passe. Nous ne pouvons prendre de chance.

– Bien.

L’Allemand n’était pas fou.

Il fit signe à Marius :

– Asseyez-vous près de votre ami.

Marius obéit.

Le soldat s’assit à l’arrière.

Ainsi il pouvait surveiller les deux hommes sans crainte d’être pris par surprise.

La voiture partit à nouveau.

Mais soudain elle s'arrêta net.

IXE-13 essaya de remettre le moteur en marche.

– Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ne voulait plus repartir.

IXE-13 descendit.

Il alla regarder dans le moteur.

– Je ne vois rien, je connais pas ça.

Il fit un signe à Marius.

– Moi non plus, dit le colosse.

– Vous, peut-être ? demanda IXE-13 au soldat.

Le nazi ne répondit pas tout de suite.

L'espion continua :

– Je sais que presque tous les soldats allemands sont très bons en mécanique. Vous devriez être capable de trouver le défaut.

Le soldat se gonfla sous le compliment.

– Oui, je connais ça, dit-il.

Il descendit de voiture.

Il s’avança vers le moteur et se pencha.

Ce fut tout.

IXE-13 lui donna un violent coup de clef anglaise sur la tête.

Le nazi s’écrasa.

IXE-13 se tourna vivement vers Marius :

– Vite, aide-moi.

– Quoi ?

– Je veux prendre ses habits.

– Bien, patron.

Le soldat fut dévêtu en l’espace de quelques secondes.

Vivement IXE-13 endossa l’uniforme.

Il lui allait comme un gant.

– Que faisons-nous de lui, patron ?

– Dans le fossé, dit IXE-13.

En effet. Il n’y avait aucun danger.

IXE-13 l’avait tué sur le coup.

Le nazi ne reviendrait jamais à lui.

Marius prit l'homme par les pieds.

Son patron l'attrapa par la tête.

Ils balancèrent le corps dévêtu durant quelques secondes.

– Houp !

Le corps alla tomber au fond du fossé.

Les deux hommes revinrent vers leur véhicule.

Le soleil commençait à se lever à l'horizon.

IXE-13 mit la main dans sa poche.

Il sortit la passe que lui avait remis Dubuc.

– Tiens.

– Quoi ?

– La passe, garde-la. J'ai les papiers du garde.

– Bien, patron.

Et nos deux amis reprirent la route, vers le camp.

– Nous serons là dans une demi-heure, dit IXE-13.

– Vous avez un plan, patron ?

– Non. Mais nous allons entrer tout d’abord au camp. Ensuite nous verrons.

– Fritz !

– Oui, commandant.

– Et hier soir, vous avez du nouveau ?

– Nous avons les trois prisonniers, commandant.

– Vous les avez ?

– Oui, ils sont dans les cellules.

– Et puis ?

– Ils protestent naturellement.

Le commandant se mit à rire.

Le commandant Grosting était le vrai type du soldat allemand.

Presque pas de cheveux, le peu qu’il lui restait était taillé en brosse.

Il avait une petite moustache très noire et portait à l’œil son éternel monocle.

Fritz était son homme de confiance.

– Fritz !

– Oui, commandant ?

– Allez me chercher les prisonniers.

– Bien, commandant.

Il se dirigea vers la porte.

Avant de sortir il se retourna.

Il leva le bras en l'air.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Fritz sortit.

Il passa devant de longs corridors.

Il arriva enfin vis à vis des cellules.

Il s'approcha du garde.

– Le commandant fait demander les trois prisonniers que j'ai emmenés cette nuit.

– Bien.

Le garde alla ouvrir la porte des cellules.

Carl s'écria :

– Je veux voir le commandant.

– Vous allez le voir, dit Fritz.

Il appela deux soldats.

– Escortez-moi ces trois personnes.

La marche reprit.

Bientôt ils arrivèrent tous à la porte du bureau du commandant.

Fritz se tourna vers les deux soldats.

– Entrez, vous aussi.

Puis s’approchant d’un autre soldat qui était de garde à la porte du bureau du commandant :

– Qu’on ne dérange pas le commandant.

– Entendu.

Fritz frappa à la porte.

– Entrez ! cria le commandant.

La porte s’ouvrit.

Fritz, les deux gardes et les trois prisonniers passèrent dans le bureau.

Le commandant les regarda sans les interroger.

Puis soudain il demanda :

– Lequel d’entre vous trois se nomme Carl Frotzberg ?

Carl fit un pas en avant.

– Moi.

Le commandant se mit à rire :

– Vous en avez du toupet.

– Qui ça ?

– Vous !

– Mais je ne comprends pas, commandant.

– Ne faites pas l’innocent. Je ne sais pas votre nom, mais sachez simplement que votre petit truc a été déjoué.

– Mais commandant...

– Inutile de protester, Carl Frotzberg, le vrai m’a parlé par radio peu après que vous ayez volé ses papiers.

– Commandant, vous faites erreur, je suis Carl Frotzberg.

– C’est faux !

– Je puis le prouver.

Et Carl sortit tous ses papiers.

Le commandant les regarda.

– Je ne me laisserai pas prendre. Frotzberg m’a dit que vous lui ressembliez étrangement.

– Ah ça ! Commandant, laissez-moi vous expliquer ce que je sais.

– Parlez, je vous donne une chance.

Le nazi expliqua de son mieux ce qui s’était passé.

Lorsqu’il eut fini, le commandant se tourna vers Vinci :

– C’est vous, Vinci ?

– Oui.

– Alors, vous aussi vous prétendez être notre allié ?

– Je ne prétends pas, commandant, je le suis.

Le commandant ne comprenait plus rien.

– Et ce garçon serait une fille qui en plus serait votre prisonnière ?

Gisèle prit la parole :

– Commandant, je suis bien une femme ! Mais je suis une espionne allemande.

– Vous, une espionne ?

– Parfaitement.

– Votre nom ?

Gisèle choisit au hasard.

Elle voulait gagner du temps.

– Katherine Rankow.

– Mais pourquoi ces deux hommes vous emmènent-ils ici ?

– Je crois que c’était pour m’échanger pour une autre prisonnier de marque.

Qui croire ?

Le commandant ne le savait plus.

Fritz s’avança :

– Commandant ?

– Oui.

– Puis-je proposer quelque chose ?

– Oui.

– Pourquoi ne demanderiez-vous pas à parler à l'autre Frotzberg ?

– Excellente idée.

– Peut-être pourriez-vous mieux vous comprendre.

– Tu es un as Fritz !

Le commandant décrocha son téléphone.

Il donna des ordres en conséquence.

Aussitôt qu'il eut raccroché, Carl lui dit :

– Commandant, sur mes papiers il n'y a aucune indication. Si vous voulez vérifier, je vais vous dire où sont nés mes parents, l'endroit où j'ai fait mes études... enfin tout ce que vous désirez !

– D'après vous, cette jeune fille serait...

– Une ennemie pour nous, mon commandant. La petite amie de celui qui a fait Villiers prisonnier, répondit Vinci.

La sonnerie du téléphone résonna.

Le commandant décrocha :

- Allô ?
- Commandant ?
- Oui.
- Opérateur en radio.
- Alors, quelles nouvelles ?
- Impossible de rejoindre Frotzberg.
- Comment ça ?
- Rien ne marche plus, leur radio semble en mauvais état.

– Bon ! Merci.

Le commandant allait raccrocher.

Mais le télégraphiste dit :

- Commandant ?
- Oui ?
- J’ai une autre nouvelle importante.
- Laquelle ?
- Un de nos informateurs, un de nos meilleurs est tombé entre les mains des gars de la résistance.

– Qui ?

– Villiers !

Le commandant pâlit.

Il raccrocha d'un geste rageur.

– Eh bien ? demanda Fritz.

– C'était vrai !

– Quoi ?

– Ces messieurs ont raison.

– Hein !

Carl souriait.

– Vous voyez, commandant.

Le commandant n'en revenait pas.

– Mais celui qui m'a parlé hier.

– Probablement un des gars de la résistance qui est entré dans la maison et a découvert le poste.

Le commandant sourit :

– Peut-être le petit ami de mademoiselle ?

Les hommes se mirent à rire.

Le commandant se leva.

Il s'approcha de Gisèle :

– Ainsi, vous vous disiez espionne allemande !

La vaillante française ne répondit pas.

– Votre nom ?

Nouveau silence.

– Fritz !

– Oui, commandant !

– Il faut punir cette femme.

– Bien commandant.

– La mort !

Carl et Vinci tressaillirent :

– La mort, commandant ?

– Oui.

– Nous croyons pouvoir nous en servir pour ravoir Villiers.

– Inutile ! J'obtiendrai la libération de Villiers d'une autre manière.

– Ah.

– Je donnerai un ordre au maire de la place. S’il n’obéit pas, nous ferons bombarder le village.

– Alors la jeune fille ?...

– Elle a fait prendre un de nos hommes, elle doit payer !

– La fusillade commandant ?

– Oui.

– Peloton d’exécution ?

– Pas nécessairement. Trois soldats suffiront.

– Bien commandant.

Fritz se tourna vers les deux soldats :

– Vous viendrez, j’en trouverai un troisième.

– Allez le chercher tout de suite.

– Bien commandant.

Fritz sortit.

Il semble bien cette fois que Gisèle soit réellement en péril.

Qu’arrivera-t-il ?

VI

La voiture au volant de laquelle se trouvait IXE-13 s'arrêta.

Nos deux amis étaient presque rendus au camp.

– Vous n'allez pas plus loin, patron ?

– Pourquoi ?

– Ce serait imprudent.

– Imprudent ?

– Oublies-tu que tu portes l'habit civil ?

– Non patron, j'ai une passe.

– Ce n'est pas suffisant.

– Alors ?

– Pour le moment, Marius, tu vas rester dans la voiture, je vais inspecter les alentours. Avec l'uniforme que j'ai, je puis entrer comme je veux.

Marius soupira :

– Très bien, patron.

– Disons si dans vingt minutes je ne suis pas revenu, c'est parce qu'il est arrivé quelque chose.

– Alors, j'irai à votre secours ?

– Tu feras ce que bon te semblera.

IXE-13 descendit.

– Vous partez ? demanda Marius.

– Oui.

Les deux amis se serrèrent la main.

– Au revoir, patron, et bonne chance.

– Merci, Marius.

IXE-13 s'éloigna en direction du camp.

Comme il le prévoyait il n'eut aucune difficulté à entrer au camp.

Il fut même surpris de voir que le camp était si peu gardé.

IXE-13 comprit par la suite qu'il ne s'agissait là que d'un très petit camp où demeuraient les officiers et quelques soldats.

IXE-13 se demandait ce qu'il allait faire.

Il y avait plusieurs bâtisses.

Où Gisèle se trouvait-elle ?

Probablement dans une cellule.

Mais où se trouvait la prison.

IXE-13 ne pouvait tout de même pas le demander.

Il s'approcha d'une des bâtisses.

Soudain la porte s'ouvrit.

Un officier parut.

Il aperçut IXE-13.

– Hé toi !

– Oui ?

– Ton nom ?

– Herman !

– Viens avec moi !

– Bien !

– J'ai besoin de toi pour l'exécution par les armes d'une prisonnière.

Aussitôt que Fritz fut sorti, le commandant se tourna vers Carl.

– Je crois que vous devrez rester ici...

– Pourquoi, commandant ?

– Les gens de là-bas ont découvert votre poste, ce ne serait plus sûr pour vous.

– C'est vrai, commandant.

– La même chose pour vous, Vinci.

Le commandant retourna s'asseoir derrière son bureau.

– Vous êtes libres tous les deux. Sortez, mais revenez me voir cet après-midi vers deux heures.

– Bien, commandant !

Les deux amis sortirent.

Le commandant se mit à travailler.

Gisèle priait.

Elle sentait bien sa dernière heure venue.

Elle s'était toujours dit qu'un jour, elle finirait peut-être là.

Elle regrettait surtout IXE-13.

Son cher fiancé qu'elle aimait tant.

Jamais plus elle ne le reverrait.

Elle était cependant heureuse.

Oui, heureuse de mourir pour la France.

On frappa à la porte.

– Entrez !

Fritz parut.

Il était accompagné d'un soldat allemand.

– Voici mon troisième homme, commandant.

– Bien.

Gisèle leva les yeux.

Elle regarda le soldat.

Soudain elle pâlit.

– Non, non c'est impossible... c'est là une ressemblance.

Mais soudain le soldat fit un signe de l'œil.

Un signe qui voulait dire :

– Ne dis rien. Ne fais voir de rien.

Mais quoi alors ?

C'était vrai.

Elle ne s'était pas trompée.

Ce soldat, c'était bien l'as des espions canadiens, IXE-13, son cher fiancé.

Mais Gisèle n'avait eu qu'un rayon d'espoir, car elle se mit aussitôt à réfléchir à la situation présente.

IXE-13 avait dû réussir à pénétrer dans le camp. C'est certainement par hasard qu'il avait dû se faire conduire devant le commandant pour faire une exécution.

Quelle ironie du sort. IXE-13 lui-même exécuterait sa fiancée.

Et elle savait fort bien qu'il ne pouvait rien dire.

Il était seul contre trois autres hommes.

– Mais non, se dit Gisèle, il n'est pas seul. Je suis là ; je ne suis peut-être qu'une femme, mais je puis aider.

Le commandant la tira de sa rêverie.

– Vous n’avez rien à dire avant de mourir ?

Gisèle se redressa :

– Non commandant.

– Peut-être que si vous pouviez nous donner quelques informations... quelques renseignements utiles...

– Je ne sais rien commandant et même si je savais quelque chose je ne parlerais pas. Je suis Française moi !

IXE-13 ne put s’empêcher d’admirer le courage de sa jeune amie.

Même devant la mort, elle trouvait le tour de faire de l’ironie, de se moquer des Allemands.

Le commandant avait très bien compris l’insulte.

– Allez, Fritz !

– Bien commandant.

L’officier donna des ordres en Allemand.

Un des soldats et IXE-13 se mirent de chaque côté de Gisèle.

L'officier ouvrit la marche.

L'autre soldat la fermait.

IXE-13 aurait bien aimé fermer la marche, il aurait pu faire quelque chose.

Mais là, dans le milieu, il ne pouvait absolument rien faire.

Le pauvre Canadien se verrait-il obligé non seulement d'assister à l'exécution de sa fiancée mais de la tuer lui-même ?

Marius surveillait l'heure avait impatience.

– Dix minutes, dit-il.

Il mit la main dans sa poche.

Nerveux, il sortit un paquet de cigarettes.

Il n'en restait qu'une.

Le Marseillais la coupa en deux, mit le bout dans sa poche et alluma l'autre.

Il le fuma très lentement afin de le mieux déguster.

Il regarda sa montre quelques minutes plus

tard.

– Quinze minutes.

Marius se leva.

Il n’y tenait plus.

Il sortit du camion.

– Encore quatre minutes !

Il regardait en direction du camp.

Rien ne venait.

– Trois minutes.

– S’il était arrivé quelque chose.

Mais le patron avait dit d’attendre vingt minutes, il attendrait.

Mais pas une minute de plus, par exemple.

– Deux minutes.

Marius jeta le reste de sa cigarette.

Il remonta dans l’automobile, prit les clefs.

– Vingt minutes.

Mit l’automobile en marche.

L’automobile roula lentement en direction du

camp.

Elle s'arrêta à peine deux minutes de marche du camp nazi.

Marius descendit à nouveau.

Il marcha lentement jusqu'au camp.

Une grande clôture haute d'une dizaine de pieds encerclait les bâtisses.

– Inutile de m'approcher de la porte. Essayons plutôt par la clôture.

Il s'approcha.

Mais la clôture était lisse.

Jamais il ne pourrait monter.

Soudain, un peu plus loin, il aperçut un arbre dont les branches étaient basses.

– Peut-être qu'avec l'aide de ces branches...

Le petit groupe emmenant Gisèle à l'endroit de l'exécution s'était mis en marche.

Soudain IXE-13 dit à haute voix :

– Tuer la Française.

Les autres se mirent à rire.

L'officier demanda :

– Vous parlez français ?

– Oui, officier. Vous ?

– Non, je sais deux mots seulement. Bonjour.
Hello !

– Et vous autres ? demanda IXE-13 aux
gardes.

Les deux soldats sourirent :

– Pas un mot.

IXE-13 reprit en Français :

– À plat ventre avant de crier feu.

Il pesait sur chaque mot.

Les Allemands riaient.

L'officier demanda :

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

IXE-13 reprit en Allemand.

– Nous allons t'envoyer des balles dans le
ventre.

Les soldats se mirent à rire.

Soudain l'officier cria :

– Attention, nous passons sous la fenêtre du commandant.

Ils reprirent leur marche silencieusement.

Soudain l'officier cria :

– Halte !

On était rendu.

L'officier prit Gisèle par la main.

Il l'entraîna près de la bâtisse.

– Le dos au mur, dit-il.

Gisèle regarda ses exécuteurs.

Elle était accotée sur la muraille.

IXE-13 et les deux autres soldats étaient près de la haute clôture.

L'officier mit la main dans sa poche.

Il sortit un long morceau de coton blanc.

Il demanda à Gisèle :

– Vous n'avez rien à dire ?

– Vive la France !

L’officier lui donna une gifle retentissante.

IXE-13 rageait.

Comme il aurait voulu la lui remettre.

Fritz prit le linge blanc et le mit sur les yeux de Gisèle.

Il l’attacha solidement.

Puis il se plaça quelques pieds plus loin.

– En place, cria-t-il.

IXE-13 et les deux autres épaulèrent leur carabine.

– Attention. Vous tirerez à feu.

Il compta lentement.

– Un.

La main d’IXE-13 tremblait légèrement.

– Deux !... trois !

Puis le grand cri arriva :

– Feu !

Mais une seconde auparavant Gisèle s’était

jetée à plat ventre.

Les fusils partirent.

Les balles sifflèrent au dessus de sa tête.

Mais pas les trois balles.

Seulement que deux.

IXE-13, lui, avait grouillé son fusil vivement.

La balle qu'il venait de tirer alla se loger dans le ventre de Fritz, l'officier allemand.

Mais maintenant, le stratagème était découvert.

L'espion se voyait seul aux prises avec deux soldats nazis qui pourraient appeler à l'aide.

Vif comme l'éclair, IXE-13 se retourna.

Il leva son fusil et l'abattit sur la tête d'un des soldats.

Mais le deuxième avait levé son fusil lui aussi et il se trouvait justement derrière IXE-13.

Il allait frapper.

IXE-13 allait-il succomber après avoir failli réussir ?

Marius se dirigea vivement vers l'arbre dont les branches se trouvaient à être très basses.

Nous l'avons dit souvent, Marius était un colosse.

Il n'eut donc aucune difficulté à rejoindre l'une des branches.

Leste comme un chat, il grimpa dans l'arbre.

Il n'avait qu'un pas à faire pour sauter sur la palissade.

Mais au même moment tout près de lui il entendit une voix qui disait :

– Un... deux... trois...

Marius retint son souffle.

Le Marseillais entendit les coups de fusil.

Pensant qu'il pouvait s'agir du patron il sauta vivement sur la palissade.

C'est alors qu'il aperçut IXE-13 qui venait d'abattre l'un des gardes nazis.

Mais l'autre garde allait le frapper par en

arrière.

Marius n'écoula que son courage.

Le garde était presque au-dessous de lui.

Il sauta.

Il tomba sur le dos du nazi juste comme ce dernier allait abattre sa carabine sur IXE-13.

Le soldat s'écrasa en poussant un gémissement.

IXE-13 se retourna :

– Marius !

– Oui, patron !

– Tu m'as sauvé la vie.

Mais IXE-13 n'oubliait pas le tragique de sa situation.

Heureusement qu'il n'y avait pas eu de bruit, excepté les trois coups de feu, ce qui était tout naturel.

L'as des as courut vers Gisèle.

Pendant ce temps, Marius se creusait la tête.

Il fallait sortir de l'enceinte.

Mais il ne pouvait certainement pas passer par la grande porte.

Le Marseillais eut une idée de génie.

Il ramassa le corps des deux Allemands et les étendit l'un par dessus l'autre au pied de la muraille.

Ensuite il alla chercher celui de l'officier.

Marius monta sur les trois corps.

En se donnant un petit élan, il put s'agripper du bout des doigts au haut de la muraille.

Usant de toute sa force il grimpa.

– Ouf, j'ai réussi.

Pendant ce temps, IXE-13 avait délivré Gisèle de ses liens et de son bandeau.

– Viens.

Il aperçut les cadavres entassés et Marius juché au haut de la palissade.

– Excellente idée.

IXE-13 monta à son tour sur les nazis.

Il prit Gisèle dans ses bras et l'éleva.

Marius l'attrapa par les poignets et tira.

Quelques secondes plus tard, Gisèle avait rejoint son camarade de France.

– À votre tour patron !

IXE-13 était plus petit que Marius.

Malgré tous ses efforts il ne pouvait toucher le haut de la muraille.

– Patron, lancez-moi votre tunique.

– Est-ce assez solide ?

– On peut essayer.

IXE-13 enleva sa tunique nazie et la lança à Marius.

Celui-ci se pencha.

– Saisissez les deux manches.

– Seulement d'une main. Lève-moi de quelques pieds seulement et je m'agripperai au haut de la muraille, de l'autre, fit l'espion.

IXE-13 saisit les manches.

Marius tira.

La tunique craqua.

– Elle va se déchirer.

Le Marseillais, dans un effort suprême, donna un violent coup.

IXE-13 monta de quelques pouces.

Mais la tunique venait de se déchirer.

Heureusement, IXE-13 avait réussi à agripper sa main gauche.

– Vite Marius, je vais tomber.

Marius lâcha la tunique et saisit le poignet de son patron.

Le reste ne fut qu'un jeu.

Tout ce sauvetage se passa en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Deux minutes à peine s'étaient passées depuis l'exécution.

– Vite, on descend par l'arbre.

Marius les guida.

– L'automobile est tout près.

Les soldats blessés pouvaient reprendre connaissance d'une seconde à l'autre.

IXE-13 aperçut l'automobile.

– Tu l'as rapprochée ?

– Oui.

– Tu as bien fait.

Ils sautèrent tous trois dans la voiture.

IXE-13 se mit au volant.

– Pourvu qu'on ne téléphone pas aux avant-postes.

Les avant-postes étaient à peine à cinq minutes du camp.

Nos amis avaient une chance.

Le moteur gronda.

Il faisait maintenant grand jour.

Gisèle était assise entre Marius et IXE-13.

– J'ai bien cru ma dernière heure venue.

– J'ai eu peur, avoua IXE-13.

– Et moi, j'ai été chanceux, dit Marius.

Gisèle conclut :

– Nous avons tous été chanceux.

Ils approchaient des avant-postes.

Dans quelques secondes ils seraient en zone libre.

Il fallait passer.

Soudain, ils virent un garde apparaître sur la route.

Il leur fit signe d'arrêter.

– Baissez-vous, cria IXE-13, je passe quand même.

Il fit ralentir quelque peu la voiture.

Mais rendu à quelques centaines de pieds en avant du garde, il pesa sur l'accélérateur.

Le garde n'eut que le temps de faire un pas en arrière.

L'automobile le frôla à la vitesse de l'éclair.

Aussitôt, le nazi se mit à crier et à gesticuler.

D'autres soldats s'avancèrent.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Poursuivez-les... ils ont failli me tuer.

Trois soldats bondirent sur leur motocyclette.

Ils voyaient encore l'automobile au lointain.

La motocyclette était beaucoup plus vite que l'auto, et les Allemands se rapprochaient.

– Ils viennent, dit IXE-13 en regardant dans le rétroviseur. Marius ouvrit la fenêtre de la voiture.

Une motocyclette avait devancé les autres.

Le Marseillais sortit son bras armé d'un revolver.

Il tira.

La balle se logea dans le pneu avant de la motocyclette.

L'Allemand perdit le contrôle.

– Et d'un, cria Marius.

La moto était sortie de la route et était allée s'arrêter sur un gros arbre.

– Un village, cria IXE-13.

En effet nos amis étaient en vue du premier village de la France inoccupée.

IXE-13 devinait juste.

Il n'entendit plus le bruit des motos derrière

lui.

Il regarda dans son rétroviseur, il ne voyait plus les Allemands.

Les nazis n'osaient pas s'avancer plus avant.

Ils savaient bien que ces petits villages de la France étaient peuplés de braves gars de la Résistance qui n'hésiteraient pas à défendre chèrement la peau de leurs amis.

– Sauvés ! Nous sommes sauvés !

Gisèle colla sa tête sur l'épaule de son fiancé :

– Mon chéri ! Je te dois de nouveau la vie.

– Et moi ma Gisèle, tu ne m'as pas sauvé... tout dernièrement (Lire *l'Étrange monsieur Villiers*).

Marius les regarda :

– Écoutez tous les deux, si je vous gêne, vous pouvez me laisser descendre.

Ils se mirent tous à rire.

IXE-13 oubliait ses soucis pour le moment.

Car il savait qu'il en aurait bien d'autres.

Certes, il avait bien accompli sa mission, celle de capturer Villiers, et de plus il avait sauvé Gisèle Tubœuf d'une mort certaine, mais il y avait autre chose.

Il fallait retourner en Angleterre avec son prisonnier.

S'y rendra-t-il sans anicroches !

Si oui, on lui confiera certainement une nouvelle mission lorsqu'il arrivera là-bas.

Ne manquez pas le prochain de l'as des espions canadiens IXE-13.

Cet ouvrage est le 264^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.